

KUNZANG CHODEN

Histoires en couleurs

Nouvelles traduites de l'anglais (Bhoutan)
par Sophie Bastide-Foltz

ACTES SUD

MON NOM, MON IDENTITÉ

La mère supérieure commençait à en avoir assez. Son si gentil sourire disparut pour laisser place à un froncement de sourcils, et un éclair de stupeur et d'accusation apparut dans son regard bienveillant. “La Mère dit que tu mens”, balbutia mon interprète, une fille pas plus âgée que moi, originaire du Bhoutan. Elle connaissait quelques mots d'anglais parce qu'il y avait déjà un an qu'elle était dans cette école. Aussi nerveuse que moi, elle tripotait son mouchoir, le tordait, dansait d'un pied sur l'autre.

A travers mes yeux embués de larmes, la mère supérieure me parut de plus en plus grande, jusqu'à nous dominer de toute sa taille. Je levai humblement la tête et osai la regarder un instant. Résolument plantée là, elle nous regardait nous débattre en pleine confusion tout en agitant son stylo plume décapuchonné.

“La Mère dit que ton père et toi ne pouvez pas avoir le même prénom. Que ton nom de famille devrait être le même que le sien”, traduisit tant bien que mal l'interprète, prenant son temps. La mère supérieure était visiblement en colère à présent. Elle s'adressa de nouveau à l'interprète, mettant l'accent sur certains mots cependant que je m'efforçais de refouler

mes larmes d'un battement de paupières. Puis le dialogue de cauchemar reprit pour la troisième fois.

— Comment t'appelles-tu ?

— Kunzang Choden.

— Comment s'appelle ton père ?

— Kunzang Dorji.

— As-tu eu un autre père ?

— Non.”

La mère supérieure était en train de perdre son flegme et sa patience. Elle fit un brusque pas en avant et me prit le menton dans sa main pour me faire lever la tête. Nos regards se croisèrent un bref instant, puis elle déclara : “Tu dois t'appeler Choden Kunzang et ton père Dorji Kunzang.”

Incapable d'expliquer, je secouai la tête si vigoureusement que les larmes finirent par couler sur mes joues. Je pleurais, m'essuyant grossièrement le visage du dos de la main, le corps tout entier agité de hoquets. Les larmes aux yeux elle aussi, mon interprète s'étrangla d'émotion tout en traduisant quelque chose, si bien que j'eus le plus grand mal à la comprendre. Je connaissais mon nom et celui de mon père mieux que personne et je n'étais pas prête à laisser quiconque le changer, fût-ce la mère supérieure de ma nouvelle école.

J'avais à peine neuf ans ; c'était la première fois que j'étais séparée de mes parents et que je m'éloignais autant de mon village, lequel ne comptait que quelques centaines d'âmes. Je me trouvais à présent dans ce couvent anglo-indien, un internat réputé de l'Etat indien du Bengale occidental. Déjà que j'étais en plein désarroi depuis le moment où j'étais arrivée dans cette école, voilà que l'administration faisait des difficultés au sujet de mon patronyme.

Les religieuses de ce couvent ne parlaient qu'anglais, et je ne connaissais qu'une seule langue, celle que parlaient quelques centaines de personnes dans la Vallée de Tang, au Bhoutan. Mais cela n'avait aucune importance : nous étions face à un problème que la mère supérieure était bien décidée à régler.

Tout avait commencé quelques jours après *losar** 1962, lorsque mes parents me dirent au revoir, la mine solennelle, les yeux humides. "Travaille bien, applique-toi" furent les derniers conseils qu'ils me prodiguèrent. Je me demande s'ils avaient la moindre idée de ce que cela signifiait ! Mon envie d'étudier et de m'appliquer se heurtait déjà à ce constat : mon nom posait un problème apparemment insoluble.

La mère supérieure avait donc perdu patience. Son visage était cramoisi, ses yeux d'un bleu profond flamboyaient d'exaspération. Elle agita son stylo avec colère dans ma direction, laissant une trace d'encre bleue en travers de ma poitrine sur ma blouse blanche toute neuve. Et, comme si cela ne suffisait pas, elle m'administra une claque retentissante sur les doigts parce que je tripotais ma blouse en une timide tentative de voir les dégâts qu'elle lui avait infligés.

Puis elle tourna les talons et s'éloigna comme une bourrasque, dans un bruissement de robe auquel venait s'ajouter le cliquetis des perles de son rosaire. Je l'entendis répéter encore et encore quelque chose qui ressemblait à "Issstupad, Issstupad." Ce mot – stupide – plus tard, j'allais l'entendre bien souvent. Avec ma sensibilité d'enfant, j'appris très vite à associer ce mot avec tout ce qui était négatif et je m'interrogeais sur le problème

* Le nouvel an.

que pouvaient bien poser mon nom et celui de mon père. Mais en secouant vigoureusement la tête au moment opportun, j'avais refusé à l'autorité suprême de l'école le droit d'altérer mon nom et je continuais de dire que j'étais Kunzang Choden, fille de Kunzang Dorji.

La confusion, il est vrai, était d'autant plus grande que mon père et moi avions le même prénom, mais le problème principal venait du fait que la mère supérieure était persuadée que les enfants devaient porter le même patronyme que leur père, et qu'elle ne voulait pas en démordre. Je n'avais ni la maturité ni le vocabulaire qui m'auraient permis de lui expliquer que ce n'était pas le cas dans ma culture, et elle n'avait ni la patience, ni la sagesse d'accepter qu'il puisse en être autrement.

Je repense souvent à cet incident, même quarante ans après et, chaque fois, à l'aune des nouvelles réalités du moment, il m'apparaît plus que jamais faire sens. Rétrospectivement, j'aurais pu dire à la mère supérieure que, suivant notre tradition, au Bouthan, le nom n'a aucun rapport avec le père ou la famille, mais avec l'individu qui le porte. Un nom est censé louer la personne, former des vœux pour elle, et même la rendre plus forte. Les noms, pour nous, ne sont pas qu'un élément d'identification ; ils disent quelque chose de nous. Mon nom, "Kunzang Choden" signifie "parfaite et bénie". Pour une identification officielle, je serais Kunzang Choden, fille de Kunzang Dorji (parfait et indestructible Vajara) et Dorji Doma (indestructible Tara), ma mère, née l'année du dragon d'eau dans le village d'Ogyen Choling, province de Bumthang.

Plus important encore : presque tous nos noms sont androgynes ; hommes et femmes partagent

les mêmes noms. Les gens peuvent avoir deux noms, ou bien un seul. Lorsqu'ils n'en ont qu'un, on ne peut pas savoir s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. On peut souvent faire la différence quand ils en ont deux, le second ayant une connotation féminine ou masculine. Traditionnellement, dans certaines régions du Bhoutan, ce sont les filles qui héritent des terres de la famille ; pourquoi devrions-nous porter le nom de notre père, dans ce cas ? S'il fallait transmettre le nom des parents, les filles devraient plutôt porter celui de leur mère. Dans le passé, et par tradition, les femmes mariées ne prenaient pas le nom de leur mari ; elles gardaient leur nom et leur identité. Leur identité en tant que femme, fille, mère et épouse se fondait sur leur propre perception de ce qu'elles étaient des femmes indépendantes, pleines d'assurance, productives, autonomes sur le plan financier, travaillant dur et prenant des décisions importantes dans les domaines de la gestion des ressources et des décisions concernant la famille.

Je me demande parfois si, en 1962, ma rencontre avec la mère supérieure ne m'a pas donné une leçon importante qui m'aurait échappé à l'époque. Me préparait-elle à l'avenir, à un temps où nous allions devoir nous conformer à d'autres mœurs concernant l'identité et le patronyme ? Bon nombre d'entre nous n'ont pas conscience qu'en adoptant des pratiques issues de cultures dominantes, nous y gagnerons un peu, mais nous y perdrons aussi peut-être beaucoup.